

BROUSSURE s. f. (brou-i-su-re — rad. brouir.) Agric. Effet d'un soleil trop chaud sur les plantes atteintes par la gelée blanche.

BROUKHUSIUS (Jean). V. BROEKUIZEN.

BROUNCKER ou **BROUNKER** (Guillaume, vicomte), mathématicien irlandais, né en 1620, mort en 1684. Après avoir été l'un des plus chauds partisans de Charles I^{er}, il fut un des nobles qui signèrent la déclaration de 1660, par laquelle Monk était proclamé le restaurateur des lois et des privilèges de la nation; puis, après la restauration des Stuarts, il devint chancelier de la reine, commissaire de la marine et président de la Société royale, dont il avait été un des fondateurs. Outre des mémoires dans les *Philosophical Transactions*, on a de lui une traduction du *Musica Compendium* de Descartes, et des *Lettres* sur des sujets scientifiques publiées par Wallis dans son *Commercium epistolicum* (1658).

BROUNE s. f. (brou-ne). Bot. Syn. de **BROWNÉE**.

BROUSSAILLE s. f. (brou-sa-ille; il mil. — rad. brosser, qui a eu le même sens). Touffe de plantes ligneuses, rabougries et très-ramenues; ne s'emploie guère qu'au pluriel: *Un fagot de BROUSSAILLES. Je voyais ça et là, sans ordre, sans symétrie, des BROUSSAILLES de roses, des fourrés de lilas.* (J.-J. ROUSS.) *L'abondance des BROUSSAILLES dans l'Afrique centrale et méridionale favorise la propagation des lièvres.* (Maur.) *Bientôt les monts se pèlent, les arbres disparaissent; il n'y a plus, sur le versant, que de mauvaises BROUSSAILLES.* (H. Taine.)

Son cheval ombrageux

Au loin s'écarte et fuit dans la broussaille.

VOLTAIRE.

Le Sahel, autrefois hérissé de broussailles,

Sur la croupe des monts brille comme un jardin.

DE TROGOFF.

— Fig. Embarras: *Vous avez un nom si prodigieusement sarrazin que je ne puis m'en dépêtrer: c'est une BROUSSAILLE qui m'arrête tout court.* (V. Hugo.) *Rebut: Les sots sont la BROUSSAILLE du genre humain.* (Marmontel.)

BROUSSAILLER v. a. ou tr. (brou-sa-llé; il mil. — rad. broussaille.) Agric. Garnir de broussailles: **BROUSSAILLER** une haie.

BROUSSAIS (François-Joseph-Victor), célèbre médecin français, né à Saint-Malo le 17 décembre 1772, mort à Vitry en 1838. On remarqua en lui dès ses plus jeunes années, avec la vigueur corporelle, cette ténacité d'esprit de l'ancienne race celtique qui peupla la première le sol de la Bretagne. Son bisaïeul était médecin, son grand-père pharmacien; son père, simple officier de santé et ancien chirurgien de marine, exerçait l'art de guérir aux environs de Saint-Malo, dans le village de Pleurtuit. C'est là que le jeune Broussais passa les premières années de son existence. Il était enfant de chœur, et le curé de Pleurtuit lui enseignait à chanter au lutrin, en même temps qu'il lui donnait quelques maigres leçons de latin. A l'âge de douze ans, il quitta la maison paternelle pour entrer au collège de Dinan, d'où il ne sortit que huit ans plus tard, après avoir obtenu les plus brillants succès. Il se distinguait surtout par une mémoire prodigieuse. A l'âge de soixante ans, il récitait encore à son secrétaire émerveillé les plus beaux épisodes de Virgile et les psaumes que lui avait appris le curé de Pleurtuit.

En 1792, au moment où la France était menacée de l'invasion étrangère, Broussais, alors âgé de vingt ans, s'enrôla comme volontaire et se distingua plusieurs fois contre l'insurrection vendéenne. Parvenu au grade de sergent en quelques jours, il marchait avec ardeur dans la carrière militaire, à laquelle il semblait destiné, lorsqu'une maladie le força de rentrer dans sa famille. Sa santé était à peine rétablie que son père résolut de lui faire étudier la médecine. Il l'envoya comme élève à l'hôpital de Saint-Malo, et peu de temps après à l'école de Brest. Grâce à son assiduité et à ses succès, Broussais reçut bientôt une nomination de chirurgien de marine et s'embarqua pour la première fois à bord de la corvette l'*Hirondelle*, au service de l'Etat. Nommé chirurgien-major, il fit plusieurs campagnes sur les bâtiments de guerre et passa ensuite au service du corsaire le *Bougainville*, armé en course contre les navires anglais. En peu de temps le butin fut immense, et la part de Broussais s'éleva à la somme de 14,000 fr. C'est dans la pratique de la médecine navale, durant ses voyages, qu'il s'appliqua à étudier le scorbut, affection si funeste aux navigateurs, et la seule qu'il n'ait pas essayé de faire entrer dans son système de l'irritation. Il était en rade, à Brest, sur le point de s'embarquer pour une lointaine expédition, lorsqu'une horrible catastrophe le retint en France. Dans la nuit de Noël 1795, son père et sa mère furent lâchement assassinés par des bandes fanatiques qui les soupçonnaient d'être favorables aux nouvelles doctrines démocratiques. Broussais revint alors à Saint-Malo, et reçut un service dans l'hôpital de cette ville; mais bientôt, à la suite d'une rivalité qui s'éleva entre lui et ses collègues, ou peut-être aussi, convaincu de l'insuffisance de ses études, il résolut d'aller les compléter à Paris et de se faire recevoir docteur.

La faculté de Paris était alors représentée par trois hommes célèbres: Chaussier, Bichat et Pinel. Broussais suivit assidûment les leçons du premier, où il puisa cet esprit d'intolérance qu'il montra toute sa vie. Il cultiva l'amitié de Bichat, dont il développa plus tard les idées; mais il s'attacha surtout à Pinel, devint le plus enthousiaste de ses élèves, et adopta chaleureusement ses opinions, qu'il devait bientôt renverser. Pinel, par sa *Nosographie philosophique*, avait donné à la science une impulsion dans laquelle tout le monde médical avait été entraîné. Il classait les maladies en genres et en espèces, comme on classe, en histoire naturelle, les plantes et les animaux. Il admettait six fièvres essentielles, et Broussais, non-seulement accepta cette doctrine, mais la poussa plus loin encore que son maître. On le voit, en effet, dans sa thèse inaugurale sur la fièvre hectique, applaudir Pinel d'avoir établi, sur un petit nombre de symptômes invariables, l'existence de l'embarras gastrique. Il y montre ensuite des fièvres hectiques, entretenues par le trouble des fonctions de l'estomac, céder merveilleusement à l'administration du quinquina, des toniques, des réparateurs et du bon vin. Il est d'ailleurs parfaitement rassuré contre l'inflammation de l'estomac; et, ce qu'il y a surtout de remarquable, c'est qu'aux six fièvres essentielles de Pinel il propose d'en ajouter une septième, la fièvre hectique, quoique Pinel reconnaisse quelquefois cette fièvre comme le résultat d'altérations organiques.

Il est très-important de noter ici ces idées de Broussais, car nous allons bientôt le voir entrer dans une voie tout à fait opposée et chercher à détruire jusqu'au vestige de ses premières opinions. Reçu médecin à l'âge de trente et un ans, le 26 novembre 1803, il résolut d'abord de se fixer à Paris. Il s'établit dans la rue du Bouloi, mais en deux ans il réalisa à peine la somme de 1,200 fr. d'honoraires. Dégouté de cette vie obscure et ingrate, il obtint par la faveur de Desgenettes la nomination de médecin aide-major dans l'armée des côtes de l'Océan, 4 novembre 1805. Il suivit aussitôt l'armée à Utrecht, de là à Ulm et assista à la bataille d'Austerlitz. Il parcourut successivement la Belgique, la Hollande, l'Allemagne, l'Italie, et put ainsi observer sous différentes latitudes les effets de l'influence atmosphérique sur les mêmes maladies. Il s'appliqua surtout à l'étude de la *phthisie pulmonaire*, et remarqua que cette affection avait une marche beaucoup plus rapide dans les climats du Nord que sous le beau ciel de l'Italie. Il conclut naturellement de là qu'elle était le résultat d'une température froide et humide; qu'elle était engendrée le plus souvent par les rhumes et par conséquent le produit de l'inflammation. Il attaqua déjà les opinions régnantes. Bayle, Laennec, Louis et l'école de Paris reconnaissaient, avec plus de raison, comme causes de la phthisie, l'hérédité, la misère, les privations et les excès. Par suite, leur traitement consistait principalement dans l'emploi des toniques et des fortifiants. Pour Broussais, au contraire, qui ne voyait que l'inflammation, les sangsues et les débilants formaient le fond de sa thérapeutique. On conçoit combien ce traitement dut augmenter le nombre de ses autopsies. Il faut pourtant lui rendre justice. Il parvint, grâce à ses nombreuses observations, à ramener les différentes espèces de phthisie jusqu'aux admisses à une seule forme présentant toujours une même altération, la présence des tubercules: *Des tubercules, dit-il, toujours des tubercules, voilà le trait de ressemblance le plus général et le plus uniforme.* Il donna encore le diagnostic de cette variété de la pleurésie où le poulmon se trouvant perforé par la fonte d'un tubercule, la matière purulente et l'air atmosphérique arrivent directement sur la plèvre qui s'ulcère, et la maladie marche rapidement vers un terme fatal.

En 1808, Broussais, en Espagne, obtint un congé que le mauvais état de sa santé avait rendu nécessaire. Il vint à Paris et profita de ce temps de loisir pour revoir et publier son *Traité des phlegmasies chroniques*, qu'il avait mis trois ans à élaborer au milieu de la vie des camps. La première édition de cet ouvrage, le plus faible peut-être qui soit sorti de la plume de Broussais, ne renferme que des idées vagues et timides, des généralités et des observations incomplètes. On n'y voit point de théorie ni d'opinion nettement formulée. On dirait que le temps pendant lequel il a composé cet ouvrage est comme la période de transition entre ses vieilles idées, dont il veut se débarrasser, et son nouveau système, qu'il prépare. L'auteur des *Phlegmasies chroniques* eut beaucoup de peine à trouver un éditeur. Il vendit enfin son ouvrage à Gabon pour la modique somme de 800 fr., et encore, ce fut Broussais qui dut se regarder comme l'obligé, car le livre demeura aussi ignoré que l'auteur et resta dans les magasins des libraires. Ce ne fut que huit ou neuf ans plus tard, lorsque commença la réputation de Broussais, que cet ouvrage devint l'objet de la curiosité publique et arriva à sa cinquième édition. Nommé médecin en chef dans un corps de l'armée d'Espagne, il partit seul et à pied, au mois d'octobre 1808. C'est pendant cette campagne désastreuse qu'il composa pour la Société médicale d'émulation ses *Mémoires sur la circulation capillaire*. Ce travail, fruit de l'imagination plutôt que d'une observation attentive, ne contient que des hypothèses sur

les fonctions du thymus, du corps thyroïde, des capsules surrénales et de la rate. Il s'efforçait à démontrer la contractilité des capillaires, alors que l'examen microscopique le plus minutieux prouve que les éléments anatomiques de ces vaisseaux ne renferment pas la moindre trace de tissu ni de fibres contractiles. — En 1814, après le naufrage de l'Empire, Broussais abandonna la médecine militaire et revint à Paris, où Desgenettes le fit nommer presque aussitôt deuxième professeur au Val-de-Grâce. C'est maintenant que va commencer la lutte qui devait bouleverser le monde médical. Broussais, avec la force et la persévérance de l'âge mûr, apportait encore toute l'ardeur de la jeunesse. Il avait pour lui l'expérience et le fruit de ses nombreuses méditations. Aguerri à tous les genres de fatigue, il avait l'imagination féconde, avec assez d'audace et d'opiniâtreté pour en poursuivre les conceptions. A tout cela venaient se joindre une vigueur corporelle et une exubérance de vie qui ne demandaient qu'un théâtre pour se produire au grand jour. L'occasion était favorable. Une chaire lui fut offerte; il la remplit bientôt du bruit de son nom, et attira autour de lui toute la jeunesse studieuse, autant par sa parole éloquent que par la nouveauté de sa doctrine. Il ne faut pas croire que Broussais ait conçu et exposé tout d'un coup son système réformateur. Barthez avait déjà proclamé le vitalisme, et Bichat, en le généralisant, avait chassé l'animisme des écoles. Haller, quoique entaché de mécanisme, avait pourtant signalé l'irritabilité comme une force propre à certains organes des êtres vivants. Broussais connaissait et admettait toutes ces idées; mais c'est surtout dans le *Traité d'anatomie générale* de Bichat qu'il puisa la pensée de localiser les maladies et d'étudier l'irritation dans chacun des tissus vivants. Il connaissait aussi cette proposition fondamentale de la doctrine de Brown: « La vie ne s'entretient que par l'irritation; elle n'est que le résultat de l'action des incitants extérieurs sur l'irritabilité des organes. » De là au système de Broussais, il n'y a qu'un pas à faire. On va le voir.

Broussais ne reconnaît à la matière vivante qu'une seule propriété, qui se manifeste par le resserrement, la contraction: c'est la *contractilité*. Toutes les autres ne sont qu'une modification de celle-ci. Cette propriété fondamentale ne peut être mise en jeu que par l'action des agents physiques auxquels le corps de l'homme est constamment ouvert. Ainsi la lumière est le stimulant de l'œil; le son ou le bruit, celui de l'oreille, par l'intermédiaire de l'air atmosphérique; le calorique pénètre le corps dans toutes ses parties; le contact de la matière est l'excitateur de la sensibilité; l'air excite les poumons, comme les aliments et les boissons excitent le tube digestif, etc., etc. Le sang lui-même porte l'excitation dans toute l'économie. Enfin Broussais admet encore des excitations mystérieuses entre les différents organes de la vie végétative. Or, d'après un axiome attribué à Hippocrate, partout où il y a stimulation, excitation, il y a afflux de liquides, et c'est par la présence des liquides qu'est entretenu le mouvement nutritif. Ici, le réformateur, embarrassé pour expliquer les phénomènes de nutrition, se paye d'un mot et passe outre: « C'est, dit-il, en vertu d'une force spéciale qu'on peut appeler *chimie vivante*; » notons ici que, de son propre aveu, il ne connut jamais la vraie chimie!

Lorsque la stimulation produite chez l'homme par les agents modificateurs est renfermée dans des limites convenables, l'équilibre existe entre les différents organes et dans leur action réciproque; c'est l'état physiologique. Mais elle peut être trop faible ou trop forte; ce sera l'état morbide. Si l'excitation est trop faible, il y aura débilité; si elle est trop forte, il y aura irritation; et, dans la partie irritée, les liquides arrivant en trop grande abondance, il y aura exagération des actes de la chimie vivante, et par suite inflammation. L'inflammation, selon son degré d'intensité et les organes qu'elle occupe, produira la diversité des maladies. En effet, l'inflammation des capillaires sanguins, par exemple, et celle du parenchyme pulmonaire produiront sur l'économie un retentissement et des effets qui ne seront pas les mêmes. Comme on aurait pu objecter à Broussais qu'il y avait des cas pathologiques sans aucune trace d'inflammation, il admet l'existence de vaisseaux blancs, susceptibles d'irritation comme les autres. D'ailleurs, l'irritation ne se borne pas à l'organe affecté; elle se transmet, par le système nerveux, et *sans changer de nature*, d'un point à un autre: de là les phlegmasies secondaires et les symptômes, ces *crises des organes souffrants*, suivant son expression. Dans l'économie, il est des parties plus susceptibles de s'enflammer que les autres; par exemple, la membrane muqueuse de l'intestin et de l'estomac, qui s'irrite dès qu'il se trouve une vive irritation dans quelque autre point du corps. Le cœur lui-même est sympathiquement irrité dans les maladies fébriles; et, si cette irritation, devenue presque générale, s'étend jusqu'au centre nerveux, il en résultera le délire et l'ataxie sous toutes les formes. — Ce système exclut nécessairement les maladies générales résultant d'une altération des humeurs: Broussais n'a pas hésité à les nier; c'est le seul point peut-être où il reste d'accord avec Pinel. Tel est, en résumé,

l'exposé de la doctrine à laquelle Broussais donna le nom de *médecine physiologique*.

Cet aperçu général peut déjà nous donner une idée des conséquences terribles qui dérivent de ce système. Broussais ne voit partout qu'inflammation; la débilité n'est qu'un cas exceptionnel; aussi sa thérapeutique consista toujours dans les débilants, et ce traitement, dont il faillit lui-même être victime, il ne le suspendait jamais qu'en tremblant et quel que fût l'état de faiblesse des malades. Boissieu l'amena cependant, mais non sans beaucoup de peine, à reconnaître des cas de *subirritation* dans lesquels la saignée serait funeste. Broussais adoptait ainsi, sans le savoir, l'état *sthénique* de Brown.

Outre la chaire qu'occupait Broussais au Val-de-Grâce, il donna encore quelques leçons dans une petite salle de la rue du Foin, près de la Faculté. C'est là qu'il jeta la torche incendiaire. Un petit nombre de curieux furent d'abord ses seuls auditeurs; mais bientôt l'affluence augmenta, la modeste salle de la rue du Foin fut remplacée par un vaste amphithéâtre, situé dans la rue des Grès, pouvant à peine contenir la foule qui se pressait aux leçons du réformateur. Sa parole, dans les parties descriptives, était languissante, embarrassée; elle avait quelque chose de lourd et de pénible; mais dès qu'il arrivait à la discussion ou qu'il se voyait contredit, son imagination s'échauffait, son éloquence faisait explosion et il écrivait ses adversaires, autant par la logique de ses raisonnements que par l'ironie, le ridicule et les sarcasmes les plus blessants. Sa voix était sonore, son regard vif et pénétrant, son geste énergique, et les traits de son visage exprimaient admirablement les sentiments qui brûlaient son âme, l'empoiement et le dédain. C'est par là qu'il séduisait ses auditeurs, qu'il leur communiquait un enthousiasme presque fanatique.

En 1817, il publia le premier volume de son fameux *Examen des doctrines médicales*, où il passe successivement en revue toutes les anciennes théories. Pas une des vieilles croyances médicales ne saurait trouver grâce. Assis sur son tribunal de la *doctrine physiologique*, il condamne impitoyablement tout ce qui ne se rattache point à son nouveau système. Arrivé à la *Nosographie philosophique* de Pinel, pour lequel il avait professé un véritable culte, il démolit pièce à pièce tout l'édifice construit par son maître. Il s'attaque surtout aux fièvres essentielles, à la fièvre hectique, et les ramène toutes à l'inflammation de la muqueuse gastro-intestinale. Les fièvres intermittentes elles-mêmes sont rapportées à une gastrite périodique. Broussais bannit le quinquina de la thérapeutique et combat toutes les fièvres par la gomme et les sangsues. Il terrasse l'*ontologie médicale*, cet être fantastique qui, depuis des siècles, disait-il, s'opposait à ce que la médecine fût placée au rang des sciences. Enfin, il rattache l'hémorragie à l'irritation excessive des capillaires rouges; les névroses à l'irritation des nerfs; les tubercules et la maladie scrofuleuse à l'irritation des lymphatiques. Dans la dernière édition de cet ouvrage, en quatre volumes, publiés de 1829 à 1834, Broussais s'est efforcé de faire disparaître le rôle de critique pour prendre celui d'historien; de sorte qu'aujourd'hui cet *Examen des doctrines médicales* peut passer pour une histoire de la médecine où les hommes et les systèmes sont jugés au point de vue de la doctrine physiologique.

En 1822, Broussais fonda les *Annales de la médecine physiologique*, journal qui vécut treize ans et fut le théâtre d'une lutte acharnée contre les ennemis de la nouvelle doctrine. Le réformateur y publia par fragments son *Traité de physiologie pathologique*, et, grâce à ses nombreux travaux et aux avantages qu'il remporta sur ses adversaires, il vit tomber sous ses coups l'*ontologie médicale*, la doctrine brownienne, les fièvres essentielles et les classifications de Pinel. La médecine physiologique fut adoptée par la plupart des médecins en France, en Belgique, en Italie et en Espagne. Son règne, cependant, ne devait pas être de longue durée.

Lorsque le choléra, en 1832, vint décimer Paris, Broussais essaya de le faire entrer dans sa théorie de l'irritation. Il fit même à ce sujet quelques leçons qui furent officiellement publiées dans le *Moniteur*; mais lorsqu'il fallut en venir au traitement, les sangsues et les délayants eurent bien moins de succès entre ses mains que les toniques et les excitants entre les mains de ses adversaires. Une circonstance malheureuse vint encore porter un coup terrible à sa doctrine. Casimir Périer, son ami et son client, fut atteint du fléau. L'illustre malade ne voulut d'autre traitement que celui de Broussais et succomba en quelques jours. Les ennemis du réformateur s'emparèrent de ce fait comme d'une arme nouvelle, attirèrent l'attention et provoquèrent la réflexion des médecins sur la doctrine physiologique, qui, dès ce moment, commença à être abandonnée.

Broussais ne se contenta pas de réformer la médecine, il voulut encore appliquer son système de l'irritabilité à une science beaucoup plus abstraite, la psychologie. Il publia un *Traité de l'irritation et de la folie*, dans lequel, avant d'étudier les modifications sans nombre et les dérangements où s'éteint la raison humaine, il jette un coup d'œil sur la science des manifestations intellectuelles. Il